

ARTS L'œuvre choc du plasticien d'origine kabyle fait l'objet d'une première grande rétrospective au centre Pompidou.

Adel Abdessemed assumé «innocent»

JE SUIS INNOCENT

d'**ADEL ABDESSEMED** Centre Pompidou (75004), jusqu'au 7 janvier. Rens.: <http://www.centrepompidou.fr>

Also sprach Allah... Adel Abdessemed a fait une descente au centre Pompidou. De la rue, on voit ses baignoires carbonisées; sur la piazza, le coup de boule de Zidane. Une image choc renvoyant à un choc d'images.

Grand angoissé de 41 ans, Adel Abdessemed a une œuvre suffisamment riche pour justifier un premier bilan. On ne peut pas dire que les cimaises soient encombrées d'explications sur le personnage et son œuvre, si bien que c'est au visiteur de se débrouiller pour saisir les références, visibles ou cachées.

Gamin kabyle de Batna, yeux plissés et sourire désarmant, personnage très attachant avec sa part sombre, Adel a gardé le souvenir de la destruction de l'église du village, de l'imposition de la langue arabe, de la découverte d'Hugo et, en cachette, de Nietzsche...

«Férocité». Arrivé à l'École des beaux-arts d'Alger, il a contredit les programmes, traversé la guerre civile, serré dans les bras celui qui mourait. Après l'assassinat du directeur des Beaux-Arts et de son fils, avec l'aide des pères missionnaires, il a pu se réfugier à Lyon, où il a rencontré Julie, sa grâce. Ils en sont repartis, pour Paris, Berlin, New York, et ce n'est pas fini, mais quand

même... Il y a maintenant quatre petites filles, égayées dans l'appartement du quartier Saint-Martin. Poussé par le manitou du marché Marc Blondeau, reconnu comme un grand de sa génération, il dit s'être «*construit dans la férocité*».

«*Je suis innocent*», proclame Abdel Abdessemed à l'entrée de l'exposition. Naturellement, l'aveu est à chercher du côté de Dostoïevski (1): la référence littéraire n'est jamais loin chez Abdessemed, à la bibliothèque fournie. Dans le hall, trois avions écroulés et tressés en un nœud difficilement démêlable. Ce n'est pas de la faute d'Adel s'il a

Abdessemed sort ses visions de l'intime, de l'expérience qu'il a traversée, les tord, les pressure et les relance comme des coups de couteau.

imaginé ce choc bien avant le 11 Septembre, en entendant sa mère parler de *bourek* au téléphone.

Abdessemed sort ainsi ses visions de l'intime, des objets qu'il a saisis, de l'expérience qu'il a traversée, de la vie de tous les jours, les tord, les pressure et les relance comme des coups de couteau. Philippe-Alain Michaud, commissaire de l'exposition, parle d'«*exorcisme*». Abdessemed a appelé ces carlingues, d'où aucun décollage ne semble possible, *Telle mère tel fils*. Il est quand même un peu coupable, car il a bien exposé

un avion en torsion aux Etats-Unis, qui a fait un certain bruit après l'attentat des Twin Towers. Et pourquoi en avoir entremêlé trois ici, avec un titre aussi binaire? En allusion aux trois religions du Livre? Ou simplement parce qu'il en fallait un autre? Il a bien décliné son Christ de barbelé en un quatuor, pour s'échapper de la Trinité. Prêtée par François Pinault, cette œuvre de souffrance, inspirée de *la Crucifixion* de Grünewald (Libération du 1^{er} juin), aurait mérité un accrochage à part.

Démonstration. Autre opus majeur, un grand panneau de renards et de sangliers calcinés en mêlée macabre. Est-ce la faute d'Adel s'il prend les mêmes dimensions que *Guernica* de Picasso? On avait découvert, chez Pinault encore, une version cubique de cette même œuvre, qui sentait encore le brûlé, des semaines

plus tard. Les animaux fascinent l'artiste, mais il n'est pas de ceux qui les mettent à mort. Ses vidéos montrent un cochonnet tétant un sein, ou des serpents, des scorpions et des chiens de combat grouillant dans une cour au Mexique, jusqu'à la démonstration de force, difficilement supportable. Mais pas de sang, jamais. Adel a horreur du sang. Cela ne le rend pas innocent pour autant.

VINCENT NOCE

(1) «*Chacun de nous est responsable de tout et de tous devant tous*», dans «*les Frères Karamazov*».